

# PORTE-VOIX

---

REVUE LITTÉRAIRE, PAR DES ÉTUDIANTS DE  
L'UNIVERSITÉ DE LILLE

---

Numéro 3

Juin 2019

La paix...



*« C'est un cri répété par mille sentinelles,  
Un ordre renvoyé par mille porte-voix ;  
C'est un phare allumé sur mille citadelles »*

*Les phares, Charles Baudelaire*

# Avant-propos

## INTRODUCTION À LA REVUE PORTE-VOIX

---

L'idée de ce projet est née d'un constat, d'une réponse à la question : « Pourquoi sommes-nous étudiants à l'université, en Lettres modernes ? ». Un lien nous unit. Nous partageons, pour la plupart, des journées entières sans communiquer à la fac. Pourtant, une passion commune ou, au minimum un intérêt, nous anime : la littérature.

Être étudiant en lettres revient à rédiger des commentaires de textes, connaître les courants littéraires, savoir distinguer des registres, reconnaître des figures de style. Nous avons souhaité mettre en exergue deux activités bien plus claires, assurément simplistes : la lecture et l'écriture. Créer une revue littéraire gérée par des étudiants apparaissait comme une belle opportunité de se rassembler.

L'autobiographie de Sartre *Les mots*, dans sa composition, a *ipso facto* servi de base pour la structure de notre projet. Le livre est séparé en deux parties : « Lire » et « Écrire ». La revue sera composée de telle sorte à partager, dans la première partie, des textes en tout genre autour de la littérature, ou de l'art en général. Dans la seconde figureront les poèmes, nouvelles et courts essais envoyés par les étudiants. Les textes de cette partie seront publiés sous des pseudonymes, pour permettre un plus grand lâcher-prise.

Réunir des passionnés et les fédérer autour d'une revue, leur permettre de partager leurs expériences de lecteur, de bénéficier d'un support pour publier des textes et ainsi de développer un style et une expression propres, d'affirmer une personnalité et échanger autour de la littérature. Tels sont les objectifs de cette revue littéraire qui, comme son nom l'indique, n'a d'autre prétention que de faire office de porte-voix.

*La revue est ouverte à tous les étudiants de l'Université de Lille qui désirent y partager des textes ou des idées. Pour le moment, elle n'est disponible qu'en version numérique pour des raisons pratiques. Nous essaierons de mettre quelques exemplaires à disposition sur le campus.*

*L'équipe de la revue Porte-voix*



**Victor Missistrano****La paix**

Difficile d'orienter le sujet lorsque l'on se penche naïvement sur une notion aussi capitale que celle de la paix. Le mot est fort, immense, rare. Alors soyons candides. Nous n'y connaissons pas grand chose. L'avons nous connu ? Oui, incontestablement.

Et nous la connaissons, concrètement, encore aujourd'hui. N'ayant connu la guerre, nous ne sommes en capacité de l'apprécier à sa juste valeur. Incapables aussi de regarder autour pour en mesurer la portée.

Mais connaissons-nous vraiment la paix ? Pas sûr. Le mot est trop fort. Les obstacles réels. Un climat d'incertitude, d'angoisse, un jugement permanent entre les individus, qui font souvent preuve de cruauté, une frénésie pleine de soubresauts. Tout cela est présent.

Il y a donc des guerres à mener, pour trouver une seule et unique paix, un idéal.

Vénérons la vénération de la paix. Ceux qui parviennent à y glisser un orteil, ou l'orteil que l'on y glisse.

La paix se diffuse par la littérature, parfois. Par la poésie, souvent.

**Première partie : LIRE**

- p. 6** *Conseils de lecture : nos coups de coeur*
- p. 7** *Extraits choisis sur le thème de la paix*
- p. 10** *De l'importance de lire Les Années, d'Annie Ernaux : Regards croisés entre un enseignant et une étudiante*
- p. 13** *La démarche poétique de Bashō, ou la paix en action*
- p. 15** *Alí Primera, Moncada, Silvio Rodríguez: une anthologie de la paix en époque de révolution*
- p. 19** *En Syrie, histoire d'une révolution par les livres*
- p. 24** *Le désormais traditionnel « Libr' à vous ! »*

**Deuxième partie : ECRIRE**

*La deuxième partie est composée des textes personnels envoyés par les étudiants. Ils sont signés par des pseudonymes.*

*N'hésitez pas à adresser vos critiques par courriel ou par message à la revue. Elles seront transmises. Il est toujours bon d'obtenir un retour sur son travail.*

**Nous contacter :**  
[revue.portevoix@gmail.com](mailto:revue.portevoix@gmail.com)

**Facebook : Revue Porte-voix**

**Annexe : Agenda culturel**

# Première partie

## LIRE





### Aline Bernard

#### **Poésie ininterrompue, Paul Eluard**

"J'imagine je vois le dessous le dessus / D'un pont qui joint les hommes / D'un pont qui joint les mondes". Feuilletter le recueil revient à bâtir un monde où de longues strophes en blocs côtoient distiques et monostiques en soupirails. Sous les yeux les vers se dressent, séparés par les blancs typographiques puis, dans l'effervescence de la lecture, les parcelles vides se font passerelles. Les vers font sens. Ils larguent des images qui s'entrechoquent pour mieux résonner, s'unissent, forment un ensemble puissant, transcendant. Si les mots survolent en profondeur l'existence de l'homme sans l'épargner, restituant avec autant d'hardiesse amour et misère, l'exaltation poétique n'en est pas amputée. Au contraire, elle puise sa force dans l'absolu de l'homme et déferle pour ne plus s'interrompre.

### Victor Missistrano

#### **Walden, Henry David Thoreau**

En 1845, le philosophe américain Henry David Thoreau s'isole de la civilisation. Il s'installe dans une cabane, au milieu des bois. Au cours de ces deux années au bord de l'étang de Walden, Thoreau rédige un journal. Il y raconte son expérience, expliquant comment une vie sobre, au cœur de la nature, suffit à combler l'humain et à le faire rentrer en harmonie avec son environnement. Un texte hybride entre le récit, l'autobiographie et l'essai, célébrant la vie et incitant à regarder simplement, d'abord, autour de soi et en soi pour la retrouver.

### Maxance Lardjane

#### **La Déchéance d'un homme, Ozamu Dazai**

Ce livre est la parole d'une âme en peine. Malgré ses envies de faire bonne figure, le personnage principal ne veut pas s'intégrer au carcan sociétal, préférant sombrer dans la décadence. Texte de la marginalité, écrit par un marginal qui a lui-même mis fin à ses jours, cette œuvre est un reflet de la crise existentielle du Japon d'après-guerre. Rien que pour son introduction, dans laquelle l'auteur décrit avec perfection toute l'hypocrisie que peut revêtir un sourire, cette œuvre vaut le détour.

## COUPS DE COEUR

*Pour chaque numéro, les membres de l'équipe de la revue proposent un conseil de lecture.*

### Marie-Amélie Busschaert

#### **L'art de se prendre les murs, Guilhem Méric**

À ce titre singulier résonne une adaptation du conte légendaire de Peter Pan, à la sauce contemporaine et en partie autobiographique. Guilhem Méric nous parle ainsi de la vie, des rêves et des désillusions qui nous font avancer. Un livre qui prouve qu'on est tous un peu ce Peter Pan, le héros de notre vie qui continue à croire en ses rêves d'enfant et surtout à vouloir les mettre en application, jusqu'à grandir enfin.

### Théo Violini

#### **Cinéma, Jacques Prévert**

*"Un boulevard..."*

*Devant la vitrine d'un grand magasin : des badauds... des passants."*

Trois scénarios, trois histoires - ou Histoires - que Prévert met "en scène", la figure éclatante de l'Homme et de la Femme dans Le Grand Matinal, Petit Paul face au Cinéma, Gabriel et Betsy au Diable Vert. On dessine parfois Marcel Carné ou Pierre Prévert derrière ces histoires, et jamais, étonnamment, on ne sort du décor qui se dresse, malgré le fait qu'on ait conscience de la facticité de ce qu'on lit. Trois scénarios, probables ou non, qu'importe : ils sont laissés au papier, lui appartiennent. Des notes perdues dans l'Histoire hypothétique du Cinéma, un "et si" que l'on lit au coin d'un Hôtel du Nord ou auprès des Enfants du Paradis.



**EXTRAITS CHOISIS PAR LES MEMBRES DE LA REVUE SUR  
LE THÈME DE LA PAIX**

**Le choix de Marie-Amélie Busschaert**

« Quand nous prendrons conscience de notre rôle même le plus effacé, alors seulement nous serons heureux. Alors seulement, nous pourrons vivre en paix, car ce qui donne un sens à la vie donne un sens à la mort. »

*Terre des hommes, Antoine de Saint-Exupéry*

**Le choix de Théo Violini**

« Yvonne : Léo, tu me hais !

Léo : Non. Je t'ai haïe... Pas au moment de la rupture. L'idée du sacrifice m'exaltait, me soutenait. Je t'ai haïe parce que tu aimais trop Michel et que tu délaissais Georges. J'ai quelques fois été injuste envers Michel, parce que je rendais sa présence responsable. C'est drôle... Je t'aurais peut-être détestée si vous aviez réussi à être un bon ménage... Non... J'ai pour toi un sentiment qui ne s'analyse pas et qui ressemble à une habitude du cœur. »

*Les Parents terribles, Jean Cocteau*



### Le choix de Victor Missistrano

#### « **L'incroyable, l'unique horreur de pardonner**

L'incroyable, l'unique horreur de pardonner,  
Quand l'offense et le tort ont eu cette envergure,  
Est un royal effort qui peut faire figure  
Pour le souci de plaire et le soin d'étonner :

L'orgueil, qu'il faut, se doit prévaloir sans scrupule  
Et s'endormir pur, fort des péchés expiés,  
Doux, le front dans les cieux reconquis, et les pieds  
Sur cette humanité toute honte et crapule

Ou plutôt et surtout, gloire à Dieu qui voulut  
Au cœur qu'un rien émeut, tel sous des doigts un luth,  
Faire un peu de repos dans l'entier sacrifice.

Paix à ce cœur enfin de bonne volonté  
Qui ne veut battre plus que vers la Charité,  
Et que votre plaisir, ô Jésus, s'assouvisse. »

Paul Verlaine, *Bonheur*, 1891

### Le choix de Maxance Lardjane

« Soyons amis, Cinna, c'est moi qui t'en convie :  
Comme à mon ennemi je t'ai donné la vie,  
Et, malgré la fureur de ton lâche destin,  
Je te la donne encor comme à mon assassin. »

Corneille, *Cinna ou La clémence d'Auguste*, V, 3

*Cette scène clé du texte de Corneille intervient après cinq actes où l'empereur Auguste était ennemi de Cinna. Par « l'amitié » qu'il lui accorde, mettant ses querelles particulières de côté, la paix revient dans l'Empire romain.*



**Le choix d'Aline Bernard****Demain, l'Histoire**

« Triste pareil à moi il ne s'en fait plus  
je regarde ce peuple qui va bientôt mourir  
triste ainsi qu'il n'est plus possible  
de l'être autant

personne ici ne meurt de sa belle mort  
c'est un peu de nous tous en celui qui s'en va  
et c'est en celui qui naît un peu de nous tous  
qui devient autre

toi aussi tu seras triste un jour Humanité  
mal tu auras dans les os certains siècles  
le mal fantôme dans la vacance historique  
de l'origine

Hommes

l'Histoire ne sera peut-être plus  
retenez les noms des génocides  
pour qu'en votre temps vous n'ayez pas les vôtres

hommes

il faut tuer la mort qui sur nous s'abat  
et ceci s'appelle l'insurrection de la poésie »

*L'homme rapaillé, Gaston Miron*





**La rubrique *Regards croisés* consiste en un échange entre un enseignant et un étudiant au sujet d'un livre du programme qui les passionne.**

### **Regards croisés : De l'importance de lire *Les Années*, d'Annie Ernaux**

Publié en 2008, ce texte autobiographique figure au programme du cours d'essai, en Licence 1 de Lettres modernes. Pour en discuter autrement, nous avons organisé une rencontre entre Elisa Laby, étudiante en première année, et Frédéric Briot, enseignant à l'Université de Lille. *Propos recueillis par Victor Missistrano*

**Dans quel cadre avez-vous lu le texte pour la première fois ?**

**Elisa Laby :** À la fac. J'en avais déjà entendu parler, mais ce n'est pas une oeuvre que j'aurais lue par moi-même. Ça a été une bonne surprise car, au premier abord, je n'apprécie pas ce style. Il s'agit du livre du corpus qui m'a le plus marqué. Je l'ai trouvé très surprenant dans la manière d'écrire. L'ouvrage est une autobiographie qui, selon moi, est tout de même unanime.

**Frédéric Briot :** Universitairement, j'ai une longue histoire avec ce livre, que j'avais découvert dans le même état d'esprit : de l'extérieur, ce n'est pas le genre de texte qui m'aurait intéressé. Des amis ont

attiré mon attention sur Annie Ernaux et sur cet ouvrage. Il y a plusieurs années, pour un autre cours - sur l'autobiographie -, j'avais entre autres proposé Annie Ernaux. Le programme a été refusé par des collègues qui disaient que ce n'était pas de la littérature. Il est intéressant de constater que, dans ce même programme, se trouvait Le Clézio, qui la même année remportait le Prix Nobel de Littérature... Lorsque les collègues qui avaient refusé le texte sont partis, je l'ai imposé en L3. Pour ce cours sur l'essai, j'ai retrouvé Annie Ernaux avec grand plaisir.

*Les Années* est un ouvrage qui vieillit étonnamment. Il est un peu comme la robe couleur du temps, dans *Peau d'âne*. Le relire, c'est voir le livre qui a lui-même évolué. On s'aperçoit, au fil du temps, que les étudiants sont de moins en moins contemporains d'une partie du livre. Par exemple, lors des premiers cours que j'ai donnés, les étudiants se souvenaient de l'attentat des *Twin Towers*. Maintenant, je fais face à des étudiants qui n'ont pas vécu cet événement, pour qui il s'agit d'un passé historique.

**Depuis la publication, en 2008, il s'est donc passé suffisamment de temps pour qu'une partie de la population ne s'identifie plus à ce qui est écrit ?**

**F.B. :** Voilà. Je pense que quand l'ouvrage est paru, bon nombre des lecteurs étaient totalement contemporains de tous les événements. Plus le temps passe, plus la partie dont les gens sont contemporains se restreint. À un moment, les lecteurs n'auront de souvenirs qu'après la période racontée dans le texte. Donc cela le fait vraiment évoluer, ce qui est assez fascinant.

**E.L. :** Justement, au début, j'avais du mal à m'insérer

dans l'autobiographie. Et au fur et à mesure, je me suis de plus en plus identifiée dans le propos. Cela reflétait aussi la vision que j'avais de notre société actuelle. Peut-être qu'à force, les lecteurs ne s'identifieront plus...

**F.B. :** En tout cas, cela va engendrer un nouveau mode de lecture.

**Donc Elisa, à 22 ans, reçois-tu davantage le texte comme un témoignage ?**

**E.L. :** Ce que M. Briot vient d'expliquer m'éclaire sur le ressenti que j'ai eu à la lecture. Au début, je percevais surtout un témoignage d'une époque, que je n'avais pas connue mais dont j'avais eu un reflet, par les livres d'histoire ou la mémoire commune qui se transmet. Au fur et à mesure de la lecture, j'ai eu l'impression que le livre reflétait notre quotidien. Le passage où Annie Ernaux parle de la société de consommation m'a particulièrement marquée. Notamment cet extrait : « *La vie. La vraie. Auchan.* » Je trouve cela d'une grande finesse.

Dans cette autobiographie, un lien se crée. Il nous permet de comprendre nous-mêmes la mémoire des personnes de générations antérieures.

**F.B. :** Il est très difficile de lire Annie Ernaux - et particulièrement *Les Années* - sans se projeter, sans s'identifier. Mais concernant les parties que l'on n'a pas vécues, on constate que d'autres sens émergent. Certains aspects ne m'avaient pas frappé tant que cela au début ; notamment tout l'héritage sartrien sur le fait que, nous sommes des êtres historiques, et passer par ce lien de l'individu à l'Histoire, c'est faire une autre autobiographie. Cet élément reste certainement plus fort que l'identification à des moments vécus.



À ce propos, oui, il y a des moments racontés que je me souviens d'avoir vécus. Par exemple, sur la politisation extrême qu'il pouvait y avoir jusqu'en 1981, chez toute une génération qui espérait « changer la vie », comme le disait le slogan du Parti Socialiste, je me reconnais complètement.

**N'y aurait-il pas une contradiction, dans le fait qu'il est possible de s'identifier à certaines parties, quand d'autres sont axées sur la propre expérience de l'auteure ? Peut-on parler de soi tout en restant universel ?**

**E.L.** : Je ne pense pas que cela se contredise. Même si Annie Ernaux parle de sa propre vie, cela tend vers une mémoire collective.

**F.B.** : C'est même l'intérêt de l'ouvrage. Dans la tradition autobiographique occidentale, beaucoup de textes à la première personne ont une valeur d'exemplarité. Augustin, par exemple, écrit comment il est devenu chrétien, et ce pour que chacun accomplisse le même chemin. Et puis Annie Ernaux a toujours dit qu'elle souhaitait faire une biographie extime. Dans *Les Années*, et on revient à Sartre, l'idée est la suivante : nous sommes toujours liés à l'histoire. Le texte travaille donc sur cette articulation perpétuelle du « je » et du « nous ».

**L'équilibre est peut-être très justement trouvé...**

**E.L.** : Ce qui m'impressionne dans l'écriture de ce livre, c'est que tout semble bien pensé et construit. Une articulation s'opère entre les exemples, l'intime et la mémoire collective. C'est très beau.

**En quelques mots, comment présenteriez-vous le livre ?**

**E.L.** : C'est une biographie collective. Il est délicat de

présenter l'ouvrage car, pour moi, c'est quelque chose d'unique ; je n'avais jamais lu ce style de biographie. Il faut le lire pour pleinement ressentir l'écriture. Si on le présentait simplement, on dirait qu'une femme, au XX<sup>e</sup> siècle, nous présente ses souvenirs et une mémoire collective, qui reflète notre propre mémoire. Dès lors, on laisserait de côté l'écriture, et toute la richesse du livre.

*« Une articulation s'opère entre les exemples, l'intime et la mémoire collective. C'est très beau »*

**F.B.** : Ce texte démontre pourquoi notre existence sociale est notre vraie existence, et comment écrire cela. Au départ, ça paraît très simple, y compris du point de vue du lexique et de la syntaxe. Plus on se plonge dans le détail, plus on constate que tout est très travaillé.

**Justement, ce texte est difficilement qualifiable, non ?**

**F.B.** : Ah non ! C'est une autobiographie.

**Pourquoi est-elle mise au programme du cours d'essai aux côtés de Montaigne et des Rêveries de Rousseau ?**

**F.B.** : Autobiographie s'oppose à fiction, donc c'est une écriture du réel. Chez Montaigne et Rousseau, la part autobiographique est évidente.

**E.L.** : Et ils proposent aussi, à leur manière, une peinture de leur époque.

**Selon vous, est-ce l'enjeu du texte ? Avec l'idée - présente au début et à la fin du livre - que toutes les images vont s'effacer et qu'il est nécessaire de les retenir ?**

**E.L.** : Cela reste une autobiographie : il y a aussi le but de s'exprimer sur soi. Mais chaque autobiographie est, en quelque sorte, un tableau de la société.

**F.B.** : Il me semble que la peinture du monde est un effet de lecture ; ce n'est pas l'objet des auteurs. Leur objet n'est même pas de se dire, mais de s'inventer. D'une manière générale, ce qui compte dans l'autobiographie, c'est le geste autobiographique. Bien sûr que le matériau est le passé, mais il est utilisé pour faire quelque chose dans le présent et le futur immédiat. Acquérir une forme de tranquillité, de sagesse, de lucidité... L'autobiographe est davantage tourné vers aujourd'hui et demain, que vers hier. Il est destiné à agir sur son présent, mais aussi sur celui du lecteur.

Pour Annie Ernaux, c'est très clair : elle est prise, au départ, dans une série de normes sociales, et le livre raconte comment elle s'en libère. Le regard sociologique qu'elle peut avoir comporte une fonction libératrice. Si nous la lisons, nous sommes appelés à cette libération.

**Aujourd'hui, beaucoup d'écrivains affirment avoir été influencés par l'œuvre d'Annie Ernaux. Comment expliquer ce phénomène ?**

**F.B.** : Parce qu'Annie Ernaux a vraiment affiché la possibilité, pour les transclasses, d'avoir une légitimité pour écrire. Beaucoup de gens se sont reconnus en elle et se sont sentis autorisés à écrire.



**Dans une interview accordée au magazine du « Monde », l'auteure déclarait : « Je crois avoir fait en sorte qu'il n'y ait plus cette espèce d'admiration inconditionnelle pour la joliesse, la belle phrase, la rhétorique ». Cela s'inscrit dans ce que vous expliquez ?**

**F.B.** : Oui, tout à fait. Et notamment sur la joliesse. Quand elle a écrit un livre sur son avortement ou le livre *Passion simple*, ce n'est pas passé comme une lettre à la poste dans le monde littéraire. Pour revenir au fait que certains m'aient dit qu'il ne s'agissait pas de littérature : l'idée renvoie au fait que cela serait une littérature de « bonne femme », qui n'aurait pas sa place. Elle a donc, et elle n'est pas la seule, amené d'autres potentialités. Mais cela ne s'est pas fait sans mal.

**Vous avez chacun évoqué des passages que vous avez appréciés, y en a-t-il d'autres, précisément ?**

**E.L.** : Les deux passages qui m'ont marquée sont celui à propos de la société de consommation, et celui, à la fin, dans lequel l'auteure évoque son projet d'écriture ; en le lisant, je me suis rendu compte que tout était construit, tissé, pour en arriver là. Dans la globalité du texte, on pourrait citer de nombreux passages très révélateurs et pertinents.

**F.B.** : Pour moi, il y a d'abord le début et la fin du livre, avec toute cette réflexion concernant les images. Aussi, un élément très précis - que je ne nommerai pas -, cité au début et à la fin, m'est très familier depuis l'enfance. Ainsi, dans mon enfance, j'ai sans doute dû croiser Annie Ernaux sans le savoir. C'est le

mystère ! Mais lorsque j'ai lu cela pour la première fois, j'étais en arrêt, devant quelque chose que je pensais être presque le seul à connaître. J'ai donc, en plus, une attache particulière avec le texte.

Je suis aussi touché par les passages où elle parle d'une manière très franche - et qui reste encore nouvelle -, de la sexualité. On sent à quel point elle essaye de parler de façon ni crue ni choquante, mais juste.





**Maxance Lardjane**

### La démarche poétique de Bashō, ou la paix en action

Présentation de *L'intégrale des Haïkus* de Bashō, publiée aux éditions Points.

Dans le Japon médiéval, un homme a dû choisir entre une carrière toute tracée de fonctionnaire des Eaux impériales, et une vie d'artiste dépourvue de sécurité financière. Cet homme, dont l'œuvre littéraire résonne encore dans la mémoire collective, n'est autre que Matsuo Munefasa, plus connu sous le nom de plume de Bashō. Sa vie, tout autant que son œuvre, est une ode à la paix qui s'ancre dans un Japon médiéval en pleine réunification.

« *Sous l'avant-toit,  
les feuilles de maïs confondues  
avec celles d'un roseau.* »

En 1644, Bashō naît dans une famille de samouraïs qui cultive la terre en période de paix. Dans un de ses haïkus, écrit près des ruines d'un château armé, le poète constate – *a posteriori* – la réalité de son époque, durant laquelle la guerre est une ombre lointaine.

« *Herbes de l'été.  
Des valeureux guerriers  
La trace d'un songe.* »

À la mort de son père en 1662, le jeune Matsuo Munefasa – qui ne s'appelle pas encore Bashō – se met au service du fils d'un châtelain. Il noue avec lui une profonde amitié. C'est en assistant aux cours qui lui sont dispensés qu'il apprend les rudiments de la poésie japonaise, chose qui déterminera l'entièreté de sa vie. Petit à petit, de pseudonyme en pseudonyme, les haïkus de Matsuo Munefasa gagnent en popularité, et se retrouvent consignés dans les anthologies les plus en vue de l'époque. Fort de son début de succès, lui-

même commence à compiler, en 1669, les haïkus de ses contemporains sous forme d'anthologie, sans faire attention à leurs écoles esthétiques.

« *Ivre sous les fleurs,  
une femme porte sur son kimono  
un sabre et une veste d'homme.* »

Il faut savoir que du temps de Munefasa, il y avait deux écoles de pensée poétique. L'une privilégiait la rigueur formelle au détriment de la beauté de l'image saisie : c'était l'école Teimon. L'autre s'extrayait volontiers du formalisme afin de capter au mieux les sensibilités du monde, mais manquait de rigueur : c'était l'école Danrin.

« *Contemplant les fleurs sans lassitude,  
mon carnet de haïkus  
rarement sorti du sac* »

Munefasa a pactisé avec les deux écoles durant sa vie, et a tiré des enseignements de leurs visions respectives de la littérature. Après quoi il a fini par fonder sa propre école poétique, qui s'oppose autant au rigorisme de l'école formaliste, qu'à la trop grande légèreté de l'école libre. Cette école de l'entre-deux, il l'a nommée Shōmon. En dialogue permanent avec les lettrés de son époque, Munefasa participe sans fin aux manifestations poétiques collectives, très fréquentes dans le Japon médiéval, et devient petit à petit un membre éminent de la société littéraire de son temps. Son école devient la première à associer la contemplation rigoureuse de la nature à une certaine forme d'humour et de légèreté, là où les écoles Teimon et Danrin s'intéressaient soit trop à l'un, soit trop à l'autre.

« *Qu'importe la gueule de bois  
tant qu'il y a les fleurs !* »



Le principe du haïku, dont la brièveté fait de lui l'équivalent textuel de la photographie, est quelque chose que l'auteur a parfaitement assimilé : ses poèmes, brèves contemplations d'une impression sensible, ne s'encombrent ni de métrique, ni de jeux langagiers, ni de figures de style. Tous peuvent être présents dans un haïku, mais doivent toujours y être secondaires. Ce qui est essentiel dans cette forme, dans ce mode de pensée qu'est le haïku, c'est la transmission d'une impression sensible dans sa forme la plus pure, afin que le lecteur contemple le monde avec le poète. En outre, toute figure de style superflue enlève de la sincérité à l'impression sensible, ce qui n'est pas le but recherché par l'école Shōmon.

C'est en fondant son école sous ce précepte – et bien d'autres – que Munefasa acquiert un indéniable succès, ainsi que son ultime nom de plume. Il s'est en effet nommé Bashō en l'honneur d'un cadeau qu'un de ses disciples lui a fait. Dans son ermitage, qui servait de point de repère à son école poétique, on lui a fait don d'un bananier. Ce bananier, devenu le symbole de son école, a fini par se substituer à son propre nom – Bashō voulant dire « bananier » en japonais.

*« Le bananier planté,  
je m'inquiète aussi  
des pousses de roseaux. »*

En tant que telle, la vie de Bashō est tant le reflet de son œuvre que le reflet d'une vision pacifiste de la littérature. C'est la vie d'un homme qui, faisant fi d'une carrière toute tracée de fonctionnaire public, a fait le choix de l'art et de la paix contemplative. « À un moment » – dit-il alors qu'il hésite entre sa carrière et son art – « j'étais fatigué d'écrire des vers et voulais y renoncer. Une autre fois, j'étais déterminé à devenir un célèbre poète. Ces doutes rivalisaient dans mon esprit et me rendaient la vie impossible. » Force est de constater que malgré ses appréhensions, le choix qu'il a fait a durablement influencé le mode de pensée nippon. L'œuvre de Bashō a en effet contribué à populariser

un nouveau regard sur le monde, caractérisé par la brièveté, la sincérité, et la beauté dépouillée de la contemplation sensible.

*« Ne mangez pas  
les taons qui jouent autour des fleurs,  
amis moineaux ! »*

Vivant dans un dénuement et une ascèse volontaires, préfigurateur du mouvement impressionniste, Bashō a passé une bonne partie de sa vie à errer dans tout le Japon, à saisir tous les instants qu'il a pris le temps de contempler. Il est intéressant de suivre, à travers le recueil de l'intégrale de ses haïkus, la vie d'un grand enfant toujours émerveillé par les beautés du monde, qui n'a que faire de l'argent et des possessions matérielles.

*« Ma vie de voyageur,  
le va-et-vient  
d'un paysan labourant la rizière. »*

Plus que jamais, l'œuvre de Bashō est actuelle : elle nous rappelle qu'en cette époque où tout va trop vite, il faut prendre le temps de s'arrêter et de contempler le monde. Ce faisant, tout un chacun peut espérer atteindre une paix intérieure. Paix individuelle qui pourrait être le premier pas – espérons-le – vers une paix mondiale.

Laissons le mot de la fin au Seigneur Ermite qui nous invite tous, sans exception, à contempler le monde à ses côtés, usant pour ce faire d'un humour dont il a le secret :

*« Viens admirer les fleurs...  
dans cette minable veste courte  
splendide comme un kimono. »*





 **Eliana Barreto**

### Alí Primera, Moncada, Silvio Rodríguez: une anthologie de la paix en époque de révolution

Alí Primera était un chanteur vénézuélien. Moncada était un groupe révolutionnaire argentin. Silvio Rodríguez, lui, est cubain. Tous se sont solidarisés avec les révolutions et les insurrections de Sandino, el Che et Fidel Castro, entre autres. Mais surtout, tous chantaient la paix et l'union des peuples.

La paix s'est toujours présentée comme le but ultime des révolutionnaires latino-américains. Ernesto "El Che" Guevara disait même que "*Le révolutionnaire était guidé par des forts sentiments d'amour*". Néanmoins, quand on étudie leur *modus operandi*, on constate une grande violence. Pour l'amour on se bat, pour la paix, on tue. Comment se manifeste ce paradoxe lié à la paix dans la chanson latino-américaine ?

Silvio Rodríguez l'exprimait clairement. Dans son morceau *La Chanson de l'élu* (Canción del elegido), qu'il écrit en l'honneur du Che, il entonne les propos suivants : « *Il (El Che) a découvert que la guerre était la paix du futur* », et d'affirmer que « *Le plus terrible s'apprend à l'instant, mais ce qui est beau se paye avec la vie* ». Dans l'imaginaire latino-américain de l'époque, la guerre serait alors une issue nécessaire pour la paix.

En effet, si l'on prend un autre exemple, *Le Réveil de l'histoire* (El Despertar de la historia), chanson d'Alí Primera, on relève la présence du champ lexical de la guerre. Dans le refrain « *Quelle est la lutte des hommes pour atteindre la paix ?* », le mot paix est, d'emblée, associé à une lutte. Cela vient du discours absolutiste des révolutionnaires latino-américains, représentés dans les devises tels que "La patrie ou la mort". Leur discours ne laisse pas de place à la nuance, et des personnalités comme el Che se placent comme des porteurs des vérités absolues. Lui seul connaît le chemin pour atteindre la paix.

Ce discours est, bien-sûr, très contradictoire. Tout en prônant l'amour, ils enivrent leur discours de violence. Dans leur chanson *Chamamé à Cuba*, le groupe Moncada Termine par un : « *Mort au Yankees, longue vie à Fidel* ». Il n'est pas question, ici, de justifier les actes atroces et criminels des Nord-Américains sur le sol latino-américain. On ne veut pas non plus nier la nécessité d'une révolution, dans un contexte d'exploitation et de dictature. Il s'agit d'étudier le paradoxe, de comprendre que la romanisation et l'idéalisation d'un discours incongru est aussi dangereux. Dangereux, parce que ce sont ces discours qui, finalement, entraînent la vénération de la figure du militaire que l'on retrouve dans les élections d'Hugo Chavez, mais aussi de Jair Bolsonaro plus récemment.

Le répertoire latino-américain est, certes, plein de chansons chantant la paix, mais sous le spectre de la violence. La paix ne devrait donc pas constituer que le but ultime, mais aussi la façon d'agir.





 **Nicolas Cossic**

## En Syrie, histoire d'une révolution par les livres

C'est l'histoire d'une bande de copains vivant dans une Syrie où les journées se rythment au son des bombardements. Les « barils de la mort » comme ils les appellent là-bas, à Daraya. Cette ville fût l'une des premières à se soulever pacifiquement en 2012 contre le régime de Bachar el-Assad. En quête de liberté, ils ont, dès lors, dû faire face à quatre années de siège sanglant. S'ils restent, ils deviennent des terroristes aux yeux du régime et mettent leur vie en péril. S'ils partent, ils abandonnent leurs espoirs de révolution. Mais Shadi, Jihad et Ahmad ont pris la décision d'emprunter une troisième voie, celle de la résistance, par les livres et la culture.

### Une bougie au cœur de l'obscurité

C'est Ahmad qui a eu cette idée folle. Passionné de littérature, il est convaincu que les livres ont le pouvoir de les sauver de l'enfer dans lequel ils vivent. Lui et ses amis prennent la décision de sillonner la ville, bravant les bombes et les tirs de sniper, à la recherche des livres oubliés dans les maisons et les écoles désertes. C'est une cave abandonnée qui fera office de bibliothèque. Ils rangent, numérotent, classent, comme pour remettre de l'ordre au milieu du chaos. Très vite, l'écho de cette initiative se répand dans la ville sinistrée. (et) Hommes, femmes, enfants ou encore combattants s'y retrouvent pour apprendre, échanger, rire ensemble. Du livre religieux à la science politique censuré(e) par le régime en passant par la poésie ou les ouvrages de développement personnel, il y en pour tous les goûts. *Les sept habitudes de ceux qui réalisent tout ce qu'ils entreprennent*, de Stephen Covey y est particulièrement populaire. À travers cette bibliothèque devenu refuge pour tout un chacun, la révolution pacifique, par le savoir, s'organise silencieusement. Omar, un combattant de l'armée rebelle, vient ici pour trouver du calme et de l'apaisement. D'après lui, c'est le seul rempart qui protège vraiment de l'extrémisme. À défaut d'un ventre vide, la lecture remplit

la tête. Mais la bibliothèque devient également un lieu de débat, d'interaction sociale, de célébration de mariage ou de funérailles. Car à Daraya, la mort n'est jamais loin, et frappe presque quotidiennement un membre de la communauté qui gravite autour de ce lieu d'espoir. Le combat sur le terrain des idées, immortelles, se poursuit toutefois. Dans les clameurs de la résistance invisible, les slogans font résonner une poésie qui, seule, peut exprimer la réalité du quotidien : « *Quand les avions disparaissent, les colombes s'envolent. Blanches, blanches, elles lavent les joues du ciel* », Mahmoud Darwich. L'incapacité des livres à tirer des balles de plomb ne permet cependant pas d'éviter l'inévitable. En 2016, alors que le dernier hôpital est en ruine et que la nourriture ne franchit plus les points de passage clandestins, le régime lance un ultimatum : toute personne occupant encore Daraya doit quitter la ville sous quarante-huit heures. « *Pourquoi sauver des livres quand on ne peut même pas sauver des vies ?* » Pour Shadi, « *Daraya était une bougie au cœur de l'obscurité. Bachar a soufflé sur la bougie mais il ne pourra jamais éteindre les lumières de notre amitié* ».

### Exil

L'exil semble désormais inévitable pour les trois comparses. Avant de partir pour Idlib, une ville au nord-ouest de la Syrie, chacun d'entre-eux glisse deux ou trois livres dans son sac. Mais les précédents événements poussent Jihad et Shadi à partir pour la Turquie. Ahmad, lui, continue sa révolution par les livres. Cependant, la région manque cruellement d'ouvrages. Il décide donc d'en importer illégalement depuis Damas, la capitale. Armé de quelques centaines de livres, d'un bus, et de fidèles compagnons, il met sur pied une bibliothèque ambulante. Le *Bibliobus* est né. C'est dans les écoles qu'il opère la distribution dans un premier temps, proposant des magazines pour enfants jusqu'à des romans de toutes nature pour les adultes et les adolescents. Ils parcourent la région pour donner le goût de la lecture à ces populations qui n'ont plus rien à quoi se raccrocher. Le choix est libre dans la petite sélection du *Bibliobus*. Ahmad tente, grâce à la littérature, d'introduire peu à peu à la démocratie.





Il confie à Shadi via Skype que l'exercice devient de plus en plus difficile « dans cette région où les extrémistes cherchent à faire la loi ». De son côté, Shadi a trouvé un nouveau refuge près de là où il habite à Istanbul. C'est une librairie, cette fois à la surface, légale et qui propose un large choix d'ouvrages. Il se plonge dans *1984* d'Orwell et y trouve certaines réponses quant à son engagement dans la révolution, notamment à travers cette phrase : « *Ils ne se révoltent pas avant d'avoir pris conscience. Et ils ne prendront pas conscience avant de se révolter* ». Pour lui, les livres sont devenus des compagnons d'exil. Ils l'aident à combler la solitude et à apaiser l'angoisse vis-à-vis de ses frères restés en Syrie.

### **Espoir**

C'est l'histoire d'une amitié qui, face à la barbarie d'un régime, a pris le chemin de la paix. La paix par le savoir, par la culture, par les livres. En mettant au cœur de leur action politique la transmission, ils portent l'espoir d'un peuple brisé par les intérêts de leur tyran, des puissances étrangères et des extrémistes. Mais la lutte n'est pas vaine. Car bien que les graines de la liberté transmises dans les pages des livres mettent plus de temps à germer que les bombes à frapper le sol, elles finissent toujours par éclore. L'Histoire a montré que le combat des idées est une lutte lente, silencieuse, qui ne peut passer que par la conquête des mentalités, pour finalement aboutir à l'expression de la volonté du peuple.

Jihad travaille désormais pour une ONG qui aide les casques blancs et la défense civile.

Shadi vit toujours à Istanbul et rêve de devenir caméraman.

Ahmad quant à lui, après avoir gagné Istanbul, est finalement retourné en Syrie où il œuvre pour former des femmes à la lecture et l'écriture. Il projette d'écrire une fiction sur Daraya.

*Nous cachons nos tristesses dans les jarres de peur que les soldats les voient et célèbrent le siège...*

*Nous les cachons pour des saisons futures, pour une commémoration, pour une surprise sur le chemin.*

*Quand la vie sera normale, nous serons tristes comme tout un chacun.*

*Pour des raisons personnelles,*

*Aujourd'hui voilés par les grands slogans,*

*Nous avons oubliés nos petites blessures qui saignaient,*

*Demain quand le lieu guérira,*

*Nous en ressentirons les effets secondaires.*

*Etat de siège, Mahmoud Darwich*

*Source : Film-documentaire diffusé sur France 5 le dimanche 10 mars 2019, Daraya, la bibliothèque sous les bombes, réalisé par Delphine Minoui, grand reporter au Figaro*





## Libr'à vous !

Dans cette rubrique, un libraire évoque ses lectures. Pour ce numéro, c'est Lilya Aït Menguellet, de la librairie Meurat, qui s'est prêtée au jeu du « Libr'à vous ! »

### Quel est votre premier souvenir de lecture ?

Sûrement la collection des mythes et légendes de la Grèce antique. Et également l'*Odyssée*, que je relis encore et encore !

### Un livre trop court ?

Le livre trop court, c'est celui qu'on ne peut pas lâcher, qui nous tient... *Le Nuage et la valse*, de Ferdinand Peroutka.

### Un livre à lire sous l'orage ?

Je vais prendre la chose au sens le plus métaphorique possible : *La Trilogie de Corfou*, de Gerald Durrell. Une famille quittant toute une nuit de Grande Famine ; tout quitter pour la Grèce et son soleil.

### Un livre que vous auriez aimé écrire ?

*Le fils du pauvre*, de Mouloud Feraoun. C'est un très beau texte sur la colonisation et le statut des indigènes.

### Le livre que vous lisez actuellement ?

*Recommencer*, de Matthieu Potte-Bonneville. Que veut dire recommencer ? Si on recommence, c'est qu'on a échoué la première fois.

### Un livre bon à allumer un barbecue ?

Oh oui, là il y en a ! Tous les Houellebecq, Onfray... (Rires)

### Un livre à adapter en film ?

La qualité de l'adaptation n'est jamais évidente. De toute façon c'est un exercice impossible. N'importe quel livre d'Edgar Hilsenrath. C'est compliqué

car il y a à la fois l'envie de le voir porté à l'écran, et la peur de voir l'image. De cet auteur, je dirais *Fuck Americ*.

### Un livre à ne surtout pas offrir ?

Aucun, c'est toujours une question de circonstances. J'avais entendu Joan Sfar (auteur du *Chat du Rabbin*, de *Donjon*) qui m'avait fait rire en disant qu'il n'aimait pas recevoir de livre, et que lui n'en offrait jamais, parce que d'une certaine manière c'était obliger l'autre à le lire et l'obliger à utiliser son temps pour faire autre chose que ce qu'il avait prévu de faire. Le livre à ne pas offrir, c'est celui qui embêtera l'autre.

### Un livre qui pourrait changer une société ?

*Nous*, de Tristan Garcia. Il étudie toutes les fois où l'on dit « nous », et pose la question de l'identité : le nous peut être multiple et contradictoire, le nous devient un calque que l'on sollicite selon la situation.

### Un livre à lire à voix haute ?

Lire à haute-voix, ce n'est pas pour faire découvrir un texte aux autres, c'est pour le redécouvrir à ses yeux. Pour moi, ce serait le petit recueil de Camus, *Noces* et *L'été*, et plus particulièrement *Le petit guide pour des villes sans passé*. Mais tout texte pour lequel on a une passion dévorante doit être lu à voix haute.

*Propos recueillis par Aline Bernard et Théo Violini*

Deuxième partie

ÉCRIRE





## 2029

Et si le sommeil d'une personne était le facteur le plus pertinent pour évaluer son état ? Voici plusieurs années que tes nuits n'en sont pas. Un autre problème rend le premier insupportable : tu es simplement devenu inapte à la rêverie, à la pensée qui divague agréablement. Toute forme d'imagination s'est occultée de ton esprit, dont l'animation n'est ponctuée que par une multitude de regrets divers. Il y a cette angoisse. Tu te dis qu'il est trop tard, que tu es devenu ce que tu ne voulais surtout pas être, que tu as laissé passer les années en les subissant, sans évoluer. Tu n'as rien appris, mais t'es délesté de tes ambitions, avec lucidité. Combien de fois t'étais-tu répété que tu ferais tout ce qui était en ton possible pour agir sur toi, sur ton avenir ? Il fallait s'isoler, gérer - ou plutôt éteindre - tous les écrans qui te plongeaient depuis tant d'années dans une absence d'attention ; une attention démultipliée et donc inexistante. Ainsi, tu aurais pu approfondir des sujets, développer des compétences, sans que celles-ci soient nécessairement destinées à servir le marché du travail et la productivité. Mais voilà, tu as perdu la lutte.

Tu aimais lire. Quand tu avais découvert - vraiment -, la lecture, tu avais, avec un enthousiasme soudain, dit adieu à toute crainte d'ennui. Il y avait trop d'auteurs, trop d'époques, trop de courants, trop d'horizons à découvrir pour, un jour, tomber dans le vide. La pensée t'exaltait, t'animait, pour ce qu'elle était, pour ce qu'elle produisait en toi. Tout semblait alors possible. Tout, c'était trop. Trop de livres déjà. Quelle angoisse... Il fallait tout lire, tout voir, tout comprendre, tout assimiler, tout prélever. En commençant par le plus utile, le plus indispensable, le plus urgent. Mais le divertissement qui t'avait entouré depuis trop longtemps t'avait fait perdre ton aptitude, déjà peu développée, à la patience. Ta faculté à offrir du temps et de l'attention à une tâche précise était devenue, pour ainsi dire, nulle. Un monde séparait ton idéal et ta réalité. Ton exigence envers toi-même était trop forte. La lecture n'est qu'un exemple

de la façon dont tout était devenu impossible. La possibilité crée l'impossibilité.

Aujourd'hui au moins, ton exigence est inexistante. Tu n'attends plus rien. À ton indifférence ne succède qu'une désagréable étrangeté.

Tu peines à te remémorer une nuit au cours de laquelle tu as fermé les yeux plus de deux heures. Le bruit du réfrigérateur suffit à susciter un harcèlement que tu subis péniblement. Tu trembles, serres les poings d'énervement, frappes de toutes tes forces le matelas, contractes de rage tes quadriceps jusqu'à épuisement. D'ailleurs, les adultes qui dorment convenablement, tu ne les imagines que sous le morphotype du cadre, qui a su codifier son existence à la lettre, selon une équation savamment évaluée. Car le monde est devenu trop difficile à gérer. Les technologies, la vitesse, les rapports humains (si on peut encore les qualifier de la sorte), agitent l'esprit de façon névrotique. Les individus sont tristement en train de devenir des débiles profonds, ignorant ce qu'ils sont, où ils vont, d'où ils viennent. Ils sont incapables de se plonger dans une temporalité longue, à s'isoler de l'urgence. Rien ne peut alors offrir de vertu véritable.

Cioran passait sa vie à déplorer. Toi, tu regrettes. Tu n'as pas su te libérer, construire ta propre maison intérieure, dont la solidité se révèle indispensable. À présent, tu reçois des uppercuts sans t'y accommoder. Sans les esquiver non plus.

Enfant du XXI<sup>e</sup> siècle, tu as perdu le combat. Tu t'intéressais à tout, même à la science, pour laquelle tu ne semblais pas avoir d'aptitude. Tu n'approfondissais rien et, *de facto*, n'accomplissais rien. Peut-être que s'est, ici, au cours de ces dix dernières années, jouée la partie la plus importante de ta vie. Ou peut-être était-ce quand tu étais enfant ; quand il eût fallu t'aiguiller dans un sens préférable. Tes aspirations multiples n'ont finalement jamais



rencontré le concret. Ton exigence envers toi-même, devenue vice, t'a littéralement cloué. Il fallait s'isoler du temps pré-établi, mal-établi, fusant, à remplir, à utiliser, à capter, à rendre « utile ». Et pourtant, les heures qui s'offraient à toi dans ces moments « creux », instaurent un vertige, tant l'idée de les laisser filer t'effrayait, tant les voir partir te faisait d'ores et déjà regretter. Figé sans l'être. Figé de ne pas réussir à l'être.

Jamais tu n'avais été capable de fixer ta vue plus de quelques minutes dans la même direction. Tes lectures s'entrecoupaient d'arrêts et déplacements de diverses natures. Même en examen, tu levais frénétiquement les yeux dès qu'une pensée te parvenait. Seul le cinéma, contraignant, te procurait des bribes d'apaisement dans la concentration. L'immobilité t'attendrissait. Tout redevenait alors possible. Cela ne t'empêchait pas de t'égarer, songeant par exemple au restaurant où tu irais dîner après la projection.

La poésie, tu l'avais aperçue, parfois. Sans jamais être dupe. Sans surestimer ses capacités, toujours à guetter la charlatanerie des faux-émerveillés, dont l'outrecuidance et la béatitude t'écoeureraient.

Aujourd'hui, tu ne lis plus. Il y a bien longtemps que tu n'as pas trouvé de poésie, même dans le chaos. Tu n'as pas cherché. Cela ne se cherche pas. La pluie d'un dimanche soir de printemps, quand l'odeur chaude de l'humidité pénètre par la fenêtre, te laisse indifférent.

Les cerveaux ont perdu. La poésie et la littérature aussi. Elles constituaient un barrage contre ce qui ignore l'instant, la nuance, l'ignorance, le rêve, vénérant le mouvement, la certitude.

Ta playlist *Deezer* n'a pas évolué. Elle est composée de chefs-d'oeuvre ayant perdu de leur superbe à tes yeux ; ou plutôt à tes oreilles. Tu perçois encore le génie de Glenn Gould, Miles Davis, John Lennon, Hendrix, mais l'émotion n'est plus. À force de trop les écouter, les user, la splendeur disparaît. Le renouveau,

jadis apporté par chaque écoute, est devenu lassitude. Pourtant tu t'acharnes encore sur ces disques qui te relient à ton adolescence.

Tu fais partie de ces gens qui ne travaillent pas. Environ 20% de la population touche un revenu « de base » avoisinant les 900 euros. Le développement des technologies et de l'intelligence artificielle ont, de façon plus spectaculaire que prévu, entraîné la disparition de nombreux emplois dans de multiples secteurs. En plus d'être moins coûteuses, les machines se révèlent bien plus compétentes, et moins revendicatives... Les indemnités de licenciements furent conséquentes, de manière à faire accepter ce plan de départ inédit.

Malgré tout, tu te réjouis de ne pas travailler. Tu avais pourtant entamé des études. Mais le monde universitaire t'avait rapidement et profondément révolté. Dans la suite logique de l'enseignement scolaire, seuls les profils enclins à la servitude et à l'obéissance trouvaient leur place ; dans un programme répétitif, ennuyeux, archaïque, dépourvu de sens et pourtant si peu remis en question. Le taux de déchets avait atteint des niveaux records. Beaucoup, pourtant, continuaient à militer - avec un entrain stupéfiant - pour la possibilité pour tous d'étudier. La discordance entre un humanisme si noble et les réalités de ce qu'on ne pouvait guère qualifier d'enseignement - malgré la présence de quelques professeurs admirables.

Face à la réalité de la situation universitaire « à admettre », il fallait selon le gouvernement du moment, « remédier à cette anomalie si peu en phase avec le marché du travail et la nécessité de compétitivité du pays ». Le « niveau famélique » de son coût était aussi pointé. Il fut donc décidé de privatiser purement et simplement l'université publique. Le pays était devenu une entreprise où seule la rentabilité faisait loi aux yeux des gouvernants.

La contestation fut spectaculaire, mais pas autant qu'escomptée. Elle demeura insuffisante face au verrouillage du pouvoir, opéré progressivement depuis plusieurs années. Tout était trop bien ficelé. La démocratie n'était, de toute



façon, pas le dernier stade politique qu'allait connaître la civilisation. Il fallait s'y résigner.

Depuis un certain temps, tu observes sans émotion ce monde libéral qui a dû se réinventer pour perdurer, tel un zombie. Il a eu tout le loisir de t'écraser, et l'a fait sans vergogne. Rien n'a jamais vraiment dit son nom. Le despotisme fut doux.

Il t'a isolé, comme il a isolé la plupart des individus.

Les liens qui unissaient ceux-ci - au travers de diverses formes de communauté -, ont été brisés. Tous semblent davantage plongés dans un égoïsme froid et calculateur, généralement accompagné de brutalité dans les échanges. La méchanceté devenue loi, devenue norme. Tout cela ressemble au climat que tu avais connu au collège. Quand le monde t'apparaissait comme le plus invivable. Quand tu percevais chaque camarade comme un ennemi potentiel capable de t'anéantir. D'ailleurs, les individus n'ont pas vraiment évolué et peuvent difficilement être qualifiés d'adultes. Le terme de collégien convient tout à fait. Tous, comme le disait si bien Tocqueville, ont donc été « *fixés irrévocablement dans l'enfance* ». Ils sont restés des adolescents, désarmés face à l'insatiabilité de leurs désirs, assoiffés de divertissement, narcissiques maladifs, pour qui seul l'intérêt personnel et immédiat fait la loi. Pour eux, le sens de l'existence demeure vaporeux, tant la perception de la mort, de la vie, du temps, de l'espace, est brouillée.

Dans ce monde, tu as peut-être trouvé une place, pas forcément enviable. La place d'un marginal dépourvu de transcendance. Mais qu'existe-t-il de préférable ? Tu n'y réfléchis plus.

Tu as trente ans. Tu es devenu ce que tu ne voulais pas être. Dans un monde où tu n'es pas sûr de vouloir vivre.

Jed



## Sérénité

L'eau coule lentement dans la verte forêt  
Où l'on entend les chants des oiseaux de printemps.  
L'eau coule lentement, et dans son doux secret,  
La forme de ma barque erre nonchalamment.

Tout doucement, je pars au rythme du courant,  
Les bras tous deux croisés contre mon cervelet.  
Allongé sur le bois, mon cœur, tranquillement,  
S'apaise tant qu'il boit un petit peu d'air frais.

Dans mon embarcation, il n'y a pas de pagaie :  
Je m'en remets complètement au gré du vent.  
Le ciel bleu que je vois guide mes pas. Je vais  
Là où me veut bercer le rythme du courant.

Passant de nuit, passant de jour, passant de mai  
Ou de juin, je n'ai plus la notion du temps.  
Je suis heureux. Je vois le monde et – je le sais –  
Je le vois plein de paix, sincère et bienveillant !

L'esprit humain, afin de voir de son vivant  
Le calme sans douleur d'un monde plein de paix  
Doit partir loin du bruit pernicieux, incessant,  
Des écrans : admirer le fleuve et son reflet !

C'est ce que moi j'ai fait, sans l'ombre d'un regret :  
Désormais, je ne fais avec l'espace-temps  
Plus qu'un. Me séparant des axes pleins de biais,  
J'ai pris la contre-allée, et j'en suis bien content !

Renard



Sous l'orage - la nuit en avance, avançait ma peine  
Mon orage  
Où l'amoncellement sans raison inventait la présence de ceux qui n'ont  
pas d'espace

Un poème dans la tête et pas de monde dans lequel le dire  
Suffisait au châtiment des géants ivres d'ambrosie ou abreuvés du  
palabre  
Pêle-mêle les pères déçus

À demi-tue je récitais Tantale  
Immobile et condamnée

J'avais soif  
De me tenir debout sur un seul point, sans crainte et sans  
vertige

J'avais faim  
De l'étendue du verger en figues plein des mots justes que je  
n'osais pas

J'avais dans la gorge  
Le souvenir grondant d'un orage poétique et la peine de  
l'inaccessible

J'avais sous les yeux  
Les poches crevées d'un monde au bout des doigts et trop peu  
de syntaxe pour le recueillir

J'avais aux lèvres  
Ma propre fugue

Un horizon sans suite qui m'obstruait la vue

Echo





## La Sélection

Cela fait quelques temps que j'protège mes flancs,  
Enfin là je décide de remettre les gants,  
Pour tenir cette plume brulante de désir,  
D'embraser cette feuille, enflammer ces soupirs,

Terni par toutes ces strates je tiens tête au Tartare,  
Son étreinte étourdit, terreur de ces enfers  
Il spéculé, sélectionne, quel espoir sur ces terres ?  
Ma chère Égalité je te cherche dans ce noir,

Je n'vois rien de tout ça, toutes nos chances sont en berne,  
Ces douces prédictions étourdissent mes cernes,  
Abyssale cécité qui arbore mes cils,

Suis-je devenu Polyphème ? M'a-t-on crevé les yeux ?  
Qui se prend pour Ulysse ? Contrariant notre idylle,  
Moi je ne suis Personne et tout le monde en ces lieux !

Amodeus



## Les yeux. Les étoiles.

L'espace est notre horizon et le temps notre milieu

Nos yeux sont mouvements

Nos étoiles sont fixes

Par la ville aux châteaux de béton

Plus de ciel

Plus de sensible

Les sabliers frustrent la contemplation

L'espace est notre horizon et le temps notre milieu

Nos poètes sont morts

Leurs cendres dans nos yeux

A l'ombre d'un orage - un écart

Une cendre orphique oubliée de l'Oubli

Tu m'enlaçais en prose

Je te parcourais en rimes

Minuit

quand les heures ne sont plus

On débarrassait nos bras chargés d'existence et de finalités

On renaissait d'une disposition vatique

Minuit

à demi-mots, les prophètes

On s'emparait du langage pour dresser un rempart à la présence  
abrégée

On se couvrait d'univers

Minuit

et frémir, cueillir un nouvel horizon

On repoussait les villes pour dégager, enfin, un ciel pour nous accueillir

On étirait l'espace jusqu'au poème

là

partout

nos corps mêlés

aux vers

loin

du chaos

cernés

d'imaginaires

dans nos yeux

le poème

extatique

Minuit

et les étoiles

On s'inventait

Un ciel.



## Para bellum

Puisqu'en somme, il y a eu une Guerre Première,  
Un très sinistre fait ressort de notre Histoire :  
Pour préparer la paix, il faut faire la guerre,  
Car la guerre et la paix sont reflets d'un miroir :

Qu'est-ce qui a poussé l'humain à la vouloir  
Sinon cette douleur d'en être dévoyé ?  
Avant, on ne la nommait pas. Remplis d'espoir,  
On la vivait. On en ressentait la gaieté  
Avant que sa grandeur n'ait de cesse de choir.

Tout ce que nous pouvons souhaiter dans nos cœurs noirs,  
C'est que la paix, médaille acquise par la guerre,  
Médaille dont le sang vient de l'Horreur Première,  
Demeure ; et qu'elle soit le seul trophée de guerre  
Que nous puissions brandir avec orgueil et gloire.

Espérons que l'humain, apprenant de l'Histoire,  
Gardera cette paix sans douleurs militaires.  
Espérons que Raison lui donne sa lumière  
Pour aimer son voisin comme on aime son frère.  
Ce serait pour nous tous une belle victoire  
Qui nous séparerait avec beaucoup de gloire  
De tous les bas instincts qui ont su nous tenter  
Depuis l'apparition du mot « humanité ».

Espérons qu'il est bon d'en conserver l'espoir  
En ces temps où Pandore ombrage tout de noir...

Renard



## Mon trône de fer

Ces gouttes chaudes qui perlent sur les courbes de mes jours,  
Et mes cils qui valsent au rythme des marées,  
Ces routes sombres qui chaque soir traversent mes vallées,  
Sont exil de mes cris, le destin de mes tours,

Moi j'erre, devenu autre, mais où suis-je? Dans la brume,  
De mes terres, cet épeautre, ne cesse de se tarir,  
Déméter m'abandonne à ce noir de ma plume,  
Même mon air, Perséphone, n'arrive plus à rire,

Et mon sang arrêté, mes jambes font du sur place,  
Les genoux écorchés sous le joug de Campé,  
Les mains froides, c'est ainsi que je chemine en ces glaces,

Je me sens éreinté, je ne fais que ramper  
Même dans c'monde éclaté, au cœur de ces enfers,  
Je te mire, dans mes nues je lorgne mon trône de fer...

Amodeus



Dans ce petit monde, il y a cette jeune adolescente, toute frêle, sensible. Assise sur le sable, elle admire l'étendue de cet océan bleu, qui se marie si bien avec ce beau coucher de soleil. Elle qui a versé un océan de larmes après l'abandon, la trahison, l'échec. Elle qui retrouve maintenant la paix intérieure. En étant seule. Au milieu de la beauté de cet océan.

Dans ce petit monde, il y a cette maman mexicaine qui attend dignement l'ouverture de cette frontière. Elle passe ses journées à prier, et ses nuits à pleurer. Elle espère retrouver sa fille de l'autre côté de cette frontière, de ce mur qui les sépare. Pour enfin la serrer fort dans ses bras comme le font toutes les mères. Elle sort son téléphone de son sac : le mot PAZ est écrit en vert, blanc et rouge.

Dans ce petit monde, il y a cette jeune femme qui sort exténuée de son travail dans une maquiladora. Pour se donner de la force, elle prie ; sa mère lui a appris de belles valeurs. Elle chuchote « *Mama, te extraño mucho...* ». Sa douce mère lui manque tellement, ses câlins si affectueux, ses conseils si précieux. Son téléphone, dont la coque arbore fièrement le drapeau mexicain, se mit à sonner. Enfin, entendre la voix de sa maman lui procure la tranquillité, la paix.

Dans ce petit monde, il y a cette femme entourée de ses enfants, dans une minuscule chambre. Comme tous les soirs, il n'y aura pas d'électricité à Khan Younès. Elle qui a survécu à de nombreuses attaques, des bombardements, qui a vu des membres de sa famille se faire tuer, elle ne quitterait pour rien au monde sa terre. Son olivier. Son drapeau. Elle entend l'une de ses filles qui récite avec dignité ce vers :

« *Je suis venu ici vivre le lever des soleils,*

*Non leur coucher* »\*.

Dans ce petit monde, il y a cette dame âgée qui attend paisiblement l'arrivée de son bus. Sous le soleil de Jérusalem, elle repense à ses années de jeunesse passées malgré elle dans l'horreur atroce. C'était une douleur inextinguible. Mais elle sait qu'après chaque hiver, il y a un printemps. Elle peut enfin prononcer le mot : « SHALOM ». Ce mot, ce sentiment qu'elle n'espérait plus.

Dans ce petit monde, il y a ces grandes femmes qui oeuvrent pour ce sentiment si spécial. PAIX. PAZ. PEACE. SALAM. SHALOM.

Fleur bleue

(\*extrait du poème *Le soldat qui rêvait de lys blancs* de Mahmoud Darwich)



## Déjeuner en paix

Après avoir marché pendant de longs moments  
Dans les vertes beautés de mon pays voisin,  
Je m'arrête au devant d'un grand fleuve, et j'entends  
Son courant qui m'apaise. Et je l'entends si bien,  
Que je m'y mets à l'aise.

Extrayant de ma poche un peu du pain de guerre  
Qu'il reste en mon treillis après mon équipée,  
J'observe la beauté du monde, et prends l'eau claire  
Du fleuve, et je la bois pendant un déjeuner  
Tranquille et militaire.

Extrayant de ma poche un bout de drapeau blanc,  
Je caresse le coin de ma bouche émietlée.  
Puis, voyant le drapeau se recouvrir du sang  
De ma gueule en morceaux, je me suis rappelé  
De tout un tas d'assauts.

Contemplant, ce faisant, le paisible horizon,  
Je m'élève une fois mon déjeuner fini,  
Puis m'en vais vers un arbre avec un très grand tronc,  
Et tout en gravissant son corps, je me saisis  
D'un noir bout de crayon.

Une fois pleinement extrait du vert du sol,  
J'accroche le drapeau à l'altier sommet.  
Puis, avant que mon corps s'endorme à tout jamais,  
J'y écris plusieurs mots, et chacun me console  
Pendant que je m'en vais.

L'un d'eux est « liberté »  
Et le deuxième est « paix ».

Renard



## COSMOS

J'ai beaucoup trop écrit à propos du bonheur ;  
Plaisir et transcendance sont l'unique moteur.

Nous avons oublié la lumière des étoiles  
Et ses renseignements. Égarés dans un temps  
Que nous ne savons pas considérer. Les voiles  
Ont été trop tirées ; étrangères du vent.

Il existe un cosmos, assez vertigineux  
Pour taire sa présence. Un univers ancien  
Apparaît dans le ciel offert au terriens.  
Enfermé dans l'oubli, le répit sonne creux.

Le ventre se dégonfle  
Irrégulièrement.  
Trop près, le frigo ronfle  
Mon anxiété m'éprend.

Jed



## Les coeurs sans voix

On avait au fond du cœur une ancre immense  
Vide et gorgée de vide  
Une cave thoracique  
Un repère pour le vol des astres éteints

On était seuls, ensemble  
A travers les rues, errants  
Happés par des chiffres  
A la recherche de mots

Les valeurs avaient remplacé le poème

On avait appris par cœur les ruminations  
On récitait le silence des rumeurs  
Le rôle des rues mortes  
Ouvraient le bal à nos âmes sottes

On héritait de la perte  
Et les vieillards entretenaient l'oubli  
Toujours un mois de mai noir  
On nous empêchait de fleurir sur les cendres  
De raviver la mémoire

On était beau de l'avenir éclopé  
A puiser dans notre propre misère

Pour nous forger une sensibilité  
Une esthétique des ruines comme règne  
Et la réalité pour baigner

On était taché d'ombres  
Et on se forçait à y planter des roses  
On avait mal  
Faim  
Soif  
On suçait la moelle des fêtes et des instants photographiques \*  
Plus une goutte  
On était égoïste - Ensemble

On se maintenait dans les nuits, dans la lumière  
On serait des corps  
et la solitude à plusieurs

On serait un corps  
et l'espoir implosait  
On avait le monde au bout des doigts  
Et pas de monde dans lequel le dire

Dès l'enfance une main flanquée sur la bouche  
Et des rames bondées pour éconduire loin de la mer  
On nous empaquetait dans les villes  
Des châteaux de béton  
Sur des rêves de sable





Les mômes naissaient d'un vague à l'âme

On transcendait nos identités à force de rimes

Sans personne pour les lire

Cent fois pris au délire

On n'existait que pour nous

Et à peine pour nous-mêmes

Les prophètes maudits déliaient nos langues

Mais nos pères n'avaient pas d'oreilles

Sur le papier les orphelins fraternisaient en foules

On était grand de rien

Et de tout ce qui était à portée de main

Pêle-mêle

les rues anonymes

les nuits blanches

les pages noires

l'obligation d'être

l'interdiction du vers

le souci du paraître

la haine des autres

la haine de soi

les cafés froids

les rayons de lune

l'amour de soi

l'amour des autres

l'incertitude

et la prolifération du poème

Dans le verbe un repère

aux étoiles vagabondes.

Echo

# Agenda culturel

Conférence de choses par François Gremaud et Pierre Mifsud - 5 épisodes

Mardi 18 juin - 18h (durée 50 min) - Science Po Lille (gratuit pour les étudiants)

Mercredi 19 juin - 19h (durée 50 min) - Le Grand Sud

Jeudi 20 juin - 18h (durée 50 min) - Maison Folie Wazemmes

Samedi 22 juin - 19h30 (durée 50 min) - L'Affranchie Librairie

Dimanche 23 juin - 14h (durée 5h) - Gare Saint Sauveur (entrée libre - intégrale de  
La conférence de choses précédée d'un brunch au Bistrot de St So de 12h à 14h)

Rencontre avec Léonor Récondo pour son livre *Manifesto*

Mercredi 19 juin - 19h00 à 20h30 - Librairie La Lison

(réservation conseillée)

La bibliothèque d'été de vos librairies / Soirée coups de coeur littéraires

Jeudi 20 juin - 19h00 - Librairie Meura

(sous réservation)

Voyage sonore, musique et poésie

Vendredi 21 juin - 19h30 - Librairie la Lison

(sous réservation)

The Breakfast Club / Concert

Vendredi 21 juin - 20h - L'Affranchie librairie

En tête de l'Art / Lecture E.A.T

Vendredi 22 juin - 16h - L'Affranchie librairie

Atelier de lecture et d'écriture de Roberto Ferrucci

Vendredi 22 et samedi 23 juin - Librairie Meura

(12 places - réservation, tarif et informations auprès de la librairie :  
librairie.meura@gmail.com)

Soirée littéraire autour des Plans-Reliefs

Jeudi 27 juin - 18h30 - Palais des Beaux-Arts de Lille

(tarif unique 7€ réservation conseillée)

Au-delà de la pénétration / Lecture et vin

Vendredi 28 juin - 19h00 - L'Affranchie librairie  
(réservation conseillée)

Présentation et lecture du recueil *Ici la mer n'est plus*

Samedi 29 juin - 17h00 - Association TIPIMI Fives

*Régulièrement, nous partageons ces évènements sur notre page Facebook. N'hésitez pas non plus à suivre les pages des librairies ou organismes pour être tenus au courant !*

## Remerciements

Nous remercions Frédéric Briot, Elisa Laby et Lilya Aït Menguellet de nous avoir accordé du temps.

Merci à nos contributeurs, et à tous ceux que ce numéro aura intéressés. N'hésitez pas à nous adresser vos retours.

Nous contacter : [revue.portevoix@gmail.com](mailto:revue.portevoix@gmail.com)

Facebook : Revue Porte-voix

L'équipe qui a participé à ce numéro :

Nicolas Cossic

Eliana Barreto

Maxance Lardjane

Marie-Amélie Busschaert

Théo Violini

Lucie Legrand

Aline Bernard, directrice adjointe

Victor Missistrano, directeur de la publication

Logo : Victor Barrois

